



HAL
open science

Les Écritures du “ je ” en recherche-création

Anne-Lise Solanilla

► **To cite this version:**

Anne-Lise Solanilla. Les  critures du “ je ” en recherche-création. Kévin Bideaux, John Sannaee, J lia Monte Ordo o, Ayda Golrokhi et Lydienne Mathieu (dirs). *Projet, Projeter, Projection*, Université Paris 8 Vincennes–Saint-Denis, 2023. hal-03964563

HAL Id: hal-03964563

<https://hal.science/hal-03964563v1>

Submitted on 31 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Les Écritures du « je » en recherche-création

De possibles anti-projets ?

Anne-Lise Solanilla

Introduction

J'aimerais m'intéresser ici à l'une des principales pratiques de l'écriture en recherche-création, qui consiste à élaborer une écriture du « je » *en* processus de recherche. Il s'agit d'explorer certaines façons dont les écritures du « je » en recherche peuvent remettre en question la notion de projet et de voir ce que cela change de manière concrète.

Avant d'aller plus avant, il me faut tout de même mentionner qu'il ne s'agit pas, pour les praticien-ne-s de la recherche-création, de s'opposer radicalement à la méthode scientifique, et il ne s'agit pas, pour moi, de les y opposer. En effet, un des écueils possibles de cette étude serait d'envisager, d'un côté la recherche scientifique, positiviste et axée sur l'objectif, et de l'autre une recherche post-positiviste, utilisant des démarches d'un ordre plus subjectif et moins basé sur la raison¹. Or, ce serait oublier toutes les méthodologies comme l'heuristique, l'enquête ou la phénoménologie. En l'occurrence, les écritures du « je » sont depuis longtemps utilisées dans certaines méthodologies issues des sciences sociales, comme l'observation participante, l'auto-ethnographie de Carolyn Ellis (1999) ou encore les *self-studies* (Bullough et Pinnegar, 2001). L'écriture peut alors devenir journal de bord, collecte de données sensibles, retour réflexif sur soi et sa méthodologie, ou encore autofiction.

On peut aussi noter que ce retour vers l'écriture du « je » en recherche, qui s'accélère, répond – entre autres – à ce qu'on a pu appeler « la crise de la représentation ». Celle-ci provient du soupçon postmoderne concernant la position neutre du sujet parlant. Des théoricien-ne-s et activistes issu-e-s du féminisme, des études *queer* et postcoloniales ont

ainsi cherché – à travers des notions comme « le savoir situé » (Haraway, 1988) ou le « regard de l'opposition » (hooks, 1992) – à démontrer la construction socio-historique du discours scientifique, reflétant souvent la domination institutionnelle d'un champ par un certain paradigme et certains groupes sociaux. Pour Laurel Richardson et Elizabeth Adams St. Pierre, l'écriture n'est jamais neutre, le langage est une puissance de création et d'ontologisation, il produit notre vision de la réalité et de nous-même (2005 : 1412). Pour contrer cette tendance du discours à être *au service de*, il convient pour les chercheur-se-s de se reconnaître comme personnes écrivant depuis une position et un savoir local, subjectif. L'objectif de la recherche semble alors devenir double : à la fois étudier son objet et s'étudier soi en train de chercher.

Mais alors, où tient la différence entre une recherche scientifique, que je qualifierai hâtivement de « normale », et une pratique de recherche-crédation ? Elle tient peut-être justement là, dans la *pratique*, dans un *faire* qui ne séparerait pas les résultats du processus (Paquin et Noury, 2018). C'est aussi, pour Yves Citton, une manière de critiquer et « de flirter avec les institutions sur la base de décisions tactiques, plutôt que de revendications de pureté » (2018 : 99). J'aimerais postuler ici qu'une des institutions critiquées par la recherche-crédation est celle du projet et des idéologies qui lui sont souvent rattachées. Il y a, dans la notion de projet, la conception communément admise de la production d'un résultat définissable et quantifiable, souvent associé à la définition positiviste du savoir ainsi produit. Or il revient, dans un certain nombre de travaux relevant de la recherche-crédation, la volonté ou le fantasme d'une absence de résultats, au profit d'un « processus où la forme de recherche s'invente et se dévoile sans cesse » (Deck et Rasmi, 2019 : 14), d'une absence de fins pré-envisagées au profit de conditions de déploiement (Manning et Massumi, 2018), ou encore d'un « trajet » plutôt que d'un projet (Le Coguic, 2006 : 113).

J'utiliserai quant à moi le terme de « récit de l'expérience subjective » pour caractériser la méthode qui m'intéresse, et je m'attacherai à décrire certaines des formes que cela peut prendre. Car c'est là tout le paradoxe : bien que les chercheur-se-s en création axent leur travail sur la pratique et l'absence d'un résultat, il en résulte tout de même quelque chose. Grâce à l'étude de deux cas – la thèse en sciences sociales *De Cendres et de braises* de Manon Ott (2019) et le livre *xx.com* de Jean Gilbert (2020) –, j'aimerais ainsi

exposer certaines façons de résoudre ce paradoxe, tout en me demandant en quoi ces travaux mettent en crise la notion de projet, avant de voir que le but de telles démarches est de proposer des réponses différentes à la crise de la représentation.

De Cendres et de braises de Manon Ott : le récit après-coup

Publiée en 2019 aux éditions Anamosa, la thèse de Ott comporte deux parties. L'une est un film documentaire sur les quartiers des Mureaux, en Île-de-France ; la seconde est un livre, qui se divise lui-même en deux sous-parties : d'un côté, l'histoire des quartiers des Mureaux – et notamment l'histoire des luttes syndicales qui y ont pris place, ainsi que leur changement en même temps que la démographie évoluait –, de l'autre, une partie intitulée « L'expérience d'un film », qui retrace la façon dont s'est déroulée la réalisation du film, s'étalant sur trois ans. Cette seconde sous-partie – qui tient lieu de témoignage après-coup – nous éclaire sur la façon dont le film a été pensé en amont, mais aussi sur comment celui-ci a évolué au fur et à mesure des rencontres avec les personnes qui allaient devenir les personnages du film.

Ce temps long qui précède un film documentaire devient ici l'objet d'une importante description, mêlée d'une conceptualisation de certains des procédés mis en place lors du tournage du film. L'objectif de Ott était d'arriver à saisir la parole des habitant-e-s et leurs récits de vie, qui sont souvent « parlés ou racontés par d'autres » (2019 : 22). Il fallait donc arriver à créer les conditions nécessaires pour gagner la confiance des habitant-e-s et ainsi recueillir une parole qui soit radicalement détachée des imaginaires ordinaires de la banlieue ; il fallait pouvoir se confronter à l'altérité radicale. Mais comment la saisir ?

Pour Jean Lancri (2006 : 14), il existe dans la recherche en art des moments de dessaisissement, du rejet du projet au profit de ce qui n'arrive que dans le trajet, des moments nécessairement différents des changements nécessaires entre projet et objet fini. Ici, il s'agit plutôt d'un dessaisissement qui travaille au niveau de l'*epistémè*. Ces instants de dessaisissement sont nécessaires pour échapper à ce qu'il appelle le « piège du réel », lorsqu'on se trouve face à la complexité concrète et irreprésentable du réel (*ibidem*). Il faut alors inventer des nouveaux procédés qui permettent d'en saisir toute la nuit, tout le

mystère. Coïncidence heureuse pour mon propos, le film de Ott comporte beaucoup de scènes se passant la nuit. Elle raconte, à propos de l'interview d'un habitant, « Momo » (2019 : 86) :

Jusqu'au petit matin, ravivant régulièrement le feu, il raconte. De temps à autre, je le relance, lui demandant quelques précisions, ou le guidant en m'appuyant sur les notes prises au cours de nos mois de discussions. Grégory et moi sommes assis en face de lui, côte à côte. Grégory filme. Pour ma part, je reste pleinement présente et concentrée pour accompagner Momo dans sa parole. Devant la caméra, la nuit avançant, il dit des choses qu'il n'avait jamais dites auparavant. Malgré la fatigue, nous continuons, rallumons plusieurs fois le feu, jusqu'à atteindre une sorte de moment limite.

Tout se passe comme si quelque chose de la parole des habitant-e-s ne pouvait être saisie qu'à travers des voiles opacifiants. Mais l'autre moment de dessaisissement que j'aimerais explorer, c'est celui qui arrive avec le livre, dans le récit du processus de production du film.

La théorisation après-coup de l'expérience de production du film permet à Ott de revenir sur le processus de production du film et d'en faire le récit. Comme elle le dit elle-même, le livre a été écrit dans un but de clarification des phénomènes qu'elle percevait intuitivement durant la réalisation de son film, lui permettant de les mettre à plat de manière réflexive (2021). Ainsi, le film ne devient plus le seul véhicule de connaissance mais s'intègre dans une démarche d'étude globale qui multiplie les points d'entrée, rappelant le modèle systémique des sciences sociales, ou encore le modèle de « cristallisation » de Richardson et St. Pierre (2005 :1416) : plusieurs discours collaborent pour aborder et théoriser l'objet. On retrouve ici la volonté de ne pas produire un discours totalisant, mais de rester dans une forme d'incertitude et de dessaisie de l'objet.

Ensuite, en s'étudiant en train de chercher, Ott dissèque et désamorce son propre discours filmique, révélant ainsi les conditions d'énonciation de celui-ci. La prise en compte de la figure du locuteur ou de la locutrice rappelle qu'il n'existe pas de discours autoproduit, qu'il est toujours énoncé par quelqu'un-e, dans des conditions sociales et historiques particulières. Le savoir scientifique est aussi le produit du langage qui l'énonce, et son objet n'est jamais la chose réelle (Amorim, 2007 : 32). De plus, en écrivant le récit de sa rencontre avec son objet d'étude – les habitant-e-s –, Ott met en avant et thématise la façon dont les sciences humaines doivent dialoguer avec des « *objets parlants* » (*ibid.* : 36). Le savoir ainsi

produit provient donc de la relation, de la conversation avec l'autre qui est aussi producteur d'un discours. Dans cette logique, il y a toujours, dans les sciences humaines, une dimension herméneutique, il y a toujours interprétation du discours de l'autre. Pour le dire autrement, c'est dans la rencontre singulière avec son objet d'étude – ici pris en tant que sujet à part entière – que se construit, petit à petit, le discours du ou de la chercheur·se. Le récit de cette rencontre singulière implique que le savoir est avant tout un rapport dans lequel « à chaque forme de savoir, correspond une scène énonciative qui se pose où les rapports de personne et d'objet changent, d'où résultent des enjeux et des effets de sens spécifiques » (*ibid.* : 21).

xx.com de Jean Gilbert : le journal de bord

« *xx.com* » est à la fois le nom d'un site de *sexcam live* et le nom du livre de Gilbert, paru en 2020 chez Questions Théoriques. Le texte part, tout comme *De Cendres et de Braises*, du récit de sa rencontre singulière avec son objet-sujet d'étude et suit un trajet épistémologique similaire. En tant que professeur de philosophie, l'auteur ne se réclame pas directement de la recherche-création : sur la quatrième de couverture, on peut lire qu'il s'agit d'une « exploration anthropologique » d'un site. Néanmoins, la nature particulière de l'écriture de Gilbert associée à son ambition affichée de produire du savoir, font de *xx.com* un texte étudiable en tant que recherche-création.

Gilbert documente son exploration du site *xx.com* – plateforme de rencontre où l'on peut payer pour avoir des échanges vidéo privés avec une personne, très souvent de nature sexuelle – après s'être lui-même créé un pseudonyme et en étant devenu lui-même *camboy*. Le livre fonctionne selon les principes du dispositif littéraire, théorisé par Christophe Hanna (2010) : l'accent semble peu mis sur la *forme* (la qualité littéraire elle-même), mais plutôt sur la *fonctionnalité* de l'objet ainsi créé (l'action concrète et pragmatique qu'exerce le livre en tant qu'objet producteur de savoir, par le biais de la documentation d'une pratique donnée). En l'occurrence, *xx.com* est composé d'énoncés provenant directement du site, et qui sont réagencés différemment sur l'espace de la page et donc re-contextualisés comme objets d'étude. Le livre se compose de captures d'écran, d'images, de textes copiés-

collés depuis le site et transférés dans le livre, le tout assorti du journal de bord de Gilbert dans lequel il livre ses impressions et observations au jour le jour. En fonctionnant de la sorte, le livre met au jour les problèmes, enjeux ou paradoxes qui sous-tendent les échanges qui ont lieu sur la plateforme.

Au fur et à mesure qu'il passe du temps sur le site, l'auteur se lie d'amitié avec l'une des *camgirls* les plus populaires : LilyAsh (alias d'une jeune femme nommée Fanny). Leurs échanges constituent le fil rouge du livre. Ici, la rencontre prend la forme d'un dialogue intermittent, retranscrit verbatim. Le journal de bord, fonctionnant sur un mode de collecte de données ethnographiques, amasse des données concernant le fonctionnement du site lui-même (des données d'ordre phénoménologique), des observations concernant la dynamique d'ensemble (systémique) et des impressions concernant l'expérience vécue (heuristique), révélant l'impact émotionnel et psychique de sa démarche². C'est en effet l'une des choses qui frappe à la lecture : le degré d'implication sensible de l'auteur avec son matériau. Gilbert le décrit ainsi (2020 : 103) :

Maintenant on peut avancer que :

— Tu es le point central et aveugle de la pseudo-enquête que tu développes ici. Cette transformation affecte d'abord des aspects privés de ton existence que tu intègres peu à peu à ton personnage public. Tu n'agis pas comme un modèle ou un universitaire professionnel, plutôt comme un chercheur bidon qui utiliserait le prétexte de l'écriture pour donner une apparence de respectabilité à des pratiques relevant d'abord de la compulsion.

Nous sommes donc face à un double objet d'étude : *xx.com* (le site) et la subjectivité de Gilbert aux prises avec celui-ci. Je parle bien d'objet d'étude, car l'élément autobiographique n'est pas pris pour un retour d'expérience, il est présenté au lectorat comme un élément documentaire qui, associé aux autres matériaux, construit une cartographie du savoir. En effet, l'assemblage de discours et d'images disparates, qui constitue la méthode du livre, permet, d'après Olivier Quintyn, de « re-réaliser la réalité dans une autre version » (2015 : 10), et de « tester de nouveaux assemblages de collectifs, à côté ou en dehors des liens institués existants » (*ibid.* : 12).

Mais si le journal de bord de l'ethnographe a toujours consigné les impressions sensibles du ou de la chercheur·se comme données signifiantes et analysables³, ici, il révèle

voire thématise la subjectivité impliquée de Gilbert dans un aller-retour constant entre observation et réaction. En effet, l'auteur ne passe pas, après la collecte de données, à la mise en commun et à l'écriture objectivante qui constitue souvent le résultat d'une analyse ethnographique. Au contraire, le journal de bord semble adressé au lectorat, il devient le résultat à lire en soi. Pour Lancri, au lieu de se retirer du champ qu'il étudie pour instaurer une distance critique, le ou la chercheur-se en recherche-création entre délibérément dans le champ qu'il ou elle étudie, « il s'y investit, il s'y compromet, il le reconnaît comme un territoire agité de forces » (2006 : 14). C'est effectivement ce qui arrive dans le livre *xx.com*, où l'implication subjective de l'auteur révèle des tensions, à la fois dans le dialogue qu'il noue avec les *camgirls* et dans son propre corps.

À l'intérieur de cette nouvelle cartographie des savoirs, l'expérience subjective devient esthétique, au sens où l'entend John Dewey : elle est une prise de conscience des transformations opérées entre l'individu et son environnement (2010), elle est elle-même sa propre fin. En observant son esprit en prise avec le site, œuvrant à travers sa rencontre sur un temps long, Gilbert révèle quelque chose de nos usages des nouveaux médias, notamment de la façon dont ceux-ci nous poussent à faire le récit de nos affects.

Conclusion

Pour Yvonne Laflamme, la recherche-création noue des relations complexes et dynamiques entre le sujet égocentrique (celui ou celle qui écrit ou qui crée), son objet d'étude et le sujet épistémique (celui ou celle qui étudie) (2006 : 67). Dans le cas de l'écriture comme pratique de recherche-création, la relation se complexifie encore, car le langage procède à la fois et en même temps du récit du phénomène et de la production de sens. La recherche-création devient alors une pensée pratiquée, travaillée, en évènement allant à l'encontre du concept de projet, et qui peut donc être envisagée comme un « anti-projet ».

Un anti-projet dans la formalisation discursive du trajet du ou de la chercheur-se pour qui se joue le questionnement épistémologique : en présentant ou en re-présentant le long processus de rencontre avec leur objet d'étude respectif, Ott et Gilbert racontent et formalisent une forme de « pensée en acte » – pour reprendre le terme d'Erin Manning et

Brian Massumi (2018) – immanente au geste d'écriture. Si les deux œuvres sont effectivement présentes, c'est le processus de leur production qui est expérience esthétique, fin en soi, contredisant ainsi le projet qui suppose un aboutissement sous forme de conclusion, définissable et – idéalement – quantifiable.

On peut de plus appeler « anti-projets de recherche » les travaux de Ott (2019) et Gilbert (2020), au sens qu'ils désamorcent la possible attente du lectorat concernant la production d'un savoir fixe et donné par le ou la chercheur·se uniquement. Dans les deux cas présentés, la représentation des objets d'étude prend la forme d'un récit de rencontre singulier, sortant ainsi du monologisme pour entrer dans un discours dialogique. La psychologue Marilia Amorim situe la différence entre discours dialogique et monologique dans la représentation de l'altérité (2007 : 190-191) :

Mais, si au niveau constitutif tout discours est dialogique, au niveau de la représentation de l'altérité telle qu'elle se montre plus ou moins dans l'énoncé, un discours peut être monologique ou dialogique. L'énoncé monologique représente un objet et ne cherche à laisser entendre qu'une seule voix [...]. L'énoncé dialogique, de son côté, représente une représentation d'un objet, ce qui met en scène deux énonciations et qui produit ainsi un effet de sens beaucoup plus instable que l'énoncé antérieur.

Le monologisme est la fixation d'une identité de sens – l'objet est cerné et défini selon les frontières fixes d'un discours totalisant – alors que le dialogisme est un discours qui se construit dans le rapport toujours évoluant à l'autre, par lequel on produit cette fois un savoir temporaire, local, cristallisé. Si les discours à l'œuvre dans *De Cendres et de Braises* (Ott, 2019) et *xx.com* (Gilbert, 2020) ont un tropisme pour le dialogisme, les deux types cohabitent toujours dans les textes de recherche en sciences humaines. La particularité des textes de Ott et Gilbert provient plutôt de ce qu'ils travaillent cette tension entre monologisme et dialogisme, comme élément signifiant.

Notes

1. J'utilise la distinction telle qu'elle est expliquée par Louis-Claude Paquin dans ses travaux (2020).

2. Je reprends ici les différentes catégories de description ethnographique, telles qu'elles sont énoncées par Sylvie Fortin (2006 : 100).
3. Fortin à nouveau : « La corporéité du chercheur, ses sensations et ses émotions sur le terrain, sont reconnues comme des sources d'information au même titre que peut l'être une photographie de l'œuvre en cours. Pour éviter certains écueils, j'estime cependant que les réactions corporelles se doivent d'être relevées pour ce qu'elles sont : une source d'information partielle qui, en se combinant aux autres types de données, faciliteront la construction de la réflexion du chercheur » (2006 : 101).

Références

AMORIM, Marilia, 2007. « Un monde sans syntaxe », *Raconter, démontrer, ... survivre. Formes de savoirs et de discours dans la culture contemporaine*. Toulouse, Erès, pp. 185-230.

URL : [Cairn.info/raconter-demontrer-survivre--9782749206936-page-185.htm](http:// Cairn.info/raconter-demontrer-survivre--9782749206936-page-185.htm)

BULLOUGH, Robert et PINNEGAR, Simon, 2001. « Guidelines for quality in autobiographical forms of self-study research », *Education Researcher*, 30 (3), pp. 13-21.

URL : [Citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/download?doi=10.1.1.1074.7302&rep=rep1&type=pdf](http:// Citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/download?doi=10.1.1.1074.7302&rep=rep1&type=pdf)

CITTON, Yves, 2018. « Post-scriptum sur les sociétés de recherche-crédation », postface à Erin Manning et Brian Massumi, *Pensée en actes : vingt propositions pour la recherche-crédation*. Dijon, Les Presses du réel, pp. 95-125.

DECK, François et RASMI, Jaccopo, 2019. *Studium*. [Lieu d'édition inconnu], Brouillon Général.

DEWEY, John, 2010 [1934]. *L'Art comme expérience*. Paris, Gallimard.

ELLIS, Carolyn, 2009. « Heartful Autoethnography », *Qualitative Health Research*, 9 (5), pp. 669-683.

DOI : [10.1177%2F104973299129122153](https://doi.org/10.1177/2F104973299129122153)

FORTIN, Sylvie, 2006. « Apports possibles de l'ethnographie et de l'autoethnographie pour la recherche en pratique artistique », in Pierre Gosselin et Eric Le Coguiec (dir.), *La Recherche-crédation. Pour une compréhension de la recherche en pratique artistique*. Québec, Presses de l'Université du Québec, pp. 97-110.

GILBERT, Jean, 2020. *xx.com*. Paris, Questions Théoriques.

HANNA, Christophe, 2010. *Nos dispositifs poétiques*. Paris, Questions Théoriques.

HARAWAY, Donna, 1988. « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and The Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, 14 (3), pp. 575-599.

DOI : doi.org/10.2307/3178066

HOOKS, bell, 1999. *Black Looks: Race and Representation*. Boston, South End Press.

LAFHAMME, Yvonne, 2006. « La Science de l'art/l'art de la science : une synergie propre à un nouvel esprit scientifique en recherche-crédation », in Pierre Gosselin et Eric Le Coguiec (dir.), *La Recherche-crédation. Pour une compréhension de la recherche en pratique artistique*. Québec, Presses de l'Université du Québec, pp. 65-76.

LANCRI, Jean, 2006. « Comment la nuit travaille en étoile et pourquoi », in Pierre Gosselin et Eric Le Coguiec (dir.), *La Recherche-crédation. Pour une compréhension de la recherche en pratique artistique*. Québec, Presses de l'Université du Québec, pp. 9-20.

LE COGUEIC, Eric, 2006. « Récit méthodologique pour mener une autopoétique », in Pierre Gosselin et Eric Le Coguiec (dir.), *La Recherche-crédation. Pour une compréhension de la recherche en pratique artistique*. Québec, Presses de l'Université du Québec, pp. 111-118.

MANNING, Erin et MASSUMI, Brian, 2018. *Pensée en actes : vingt propositions pour la recherche-crédation*. Dijon, Presses du réel.

OTT, Manon, 2021. Entretien dans le cadre du séminaire de recherche-crédation organisé par Vincent Broqua. Saint-Denis, Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis, 23 janvier.

—, 2019. *De Cendres et de Braises*. Paris, Anamosa.

PAQUIN, Louis-Claude, 2020. « Dégager des connaissances de sa recherche-crédation », *Louis-Claude Paquin*.

URL : lcpaquin.com

— et **NOURY, Cynthia, 2018.** « Définir la recherche-crédation ou cartographier ses pratiques ? », *Acfas Magazine*, 14 février.

URL : www.acfas.ca/publications/magazine/2018/02/definir-recherche-creation-cartographier-ses-pratiques

QUINTYN, Olivier, 2015. *Dispositifs/Dislocations*. Paris, Questions Théoriques.

RICHARDSON, Laurel et ST. PIERRE, Elizabeth Adams, 2005. « Writing: A Method of Inquiry », in Norman Denzin et Yvona Lincoln (dir.), *The Sage handbook of qualitative research*. New York, Sage, pp. 1410-1444.

Résumés

Les Écritures du « je » en recherche-crédation | Des possibles anti-projets ?

Si le projet semble présumer l'objet que sera la thèse, en recherche-crédation cette notion est parfois mise à mal. En quoi cette forme de recherche interroge le projet, dans son lien parfois contradictoire avec le devenir ? La recherche-crédation demande de se rendre témoin des processus qui nous habitent, nous devenons observateurs ou observatrices et créateurs ou créatrices. La focale se tourne vers les mouvements de pensée, et délaisse momentanément le résultat. Naturellement la dérive fait

partie de tout travail de recherche. La différence se trouve dans la valorisation des mécanismes qui restent normalement cachés, comme matière à penser. À travers l'étude de *De Cendres en de braises* (2019) de Manon Ott, et de *xx.com* (2020) de Jean Gilbert, je souhaite montrer que la recherche-crédation, en particulier en littérature, permet d'envisager le devenir avec ses configurations propres.

Recherche-crédation | Littérature | Projet | Subjectivité | Pratique

Writing "I" in Research-Creation | Possible anti-projects?

Whilst the idea of a project would appear to assume what the object of the thesis will presume as the thesis' final form and purpose, in research-creation this notion is sometimes challenged. In what way does this type of research question the notion of project, in its sometimes contradictory link to the future? Research-creation requires us to witness the processes that inhabit us, as we become observers and creators. Focus turns towards thought movements, while momentarily abandoning the end result. Naturally, deviating is part of any research work; the difference lies in the valorization of mechanisms that normally remain hidden, as material for thinking. Through the study of two literary works, *De Cendres et de braises* (2019) by Manon Ott, and of *xx.com* (2020) by Jean Gilbert, I wish to show that research-creation, in particular in literature, allows us to consider *becoming*, with its own configurations.

Research-Creation | Litterature | Project | Subjectivity | Practice

Autrice

Anne-Lise Solanilla | solanella@gmail.com

Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis | Université Grenoble Alpes | Transferts critiques anglophones – TransCrit (UR 1569) | Littératures et Arts – Litt&Arts (UMR 5316)

Anne-Lise Solanilla est doctorante en littérature générale et comparée à l'Université Paris 8 Vincennes – Saint-Denis, au sein de l'unité de recherche TransCrit. Elle est en codirection avec l'Université de Grenoble Alpes, dans le centre de recherche ISA. Ses recherches portent sur la place du « je » dans une certaine poésie contemporaine de l'appropriation, qu'elle choisit d'appeler « post-internet ». Elle travaille par ailleurs avec l'écriture, et s'engage dans des pratiques de recherche-crédation.